

Le Figaro – 13 juillet 1903

Georges Rodenbach

Georges, Rodenbach est resté une figure singulièrement vivante. Tous les lettrés se rappellent ces livres imprévus, délicats et mélancoliquement souriants : la Mer élégante, l'Hiver mondain, la Jeunesse blanche, Bruges la Morte, le Carillonneur. Mais plus particulièrement son souvenir est-il cher aux lecteurs de ce journal où il publia et ses romans et une série de chroniques qu'interrompit la mort. Ils liront donc avec émotion les lignes mémoriales qu'il écrit pour eux celle qui fut sa compagne. Et quand Mme Rodenbach note que l'érection à Gand d'un monument en l'honneur de cet écrivain belge clôt le deuil des lettres françaises, plus d'un aura le sentiment que ce deuil se clôt parce que, peut-être, la gloire commence.



C'est pour ceux qui l'ont aimé, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont connu, que je vais inscrire mon nom à la place où il mit le sien tant de fois. C'est à l'occasion de l'inauguration de son monument à Gand que j'ose remuer du passé sur ce tombeau commémoratif dédié à la mémoire des années qu'il passa près des canaux silencieux de la Flandre.

Georges Rodenbach n'est pas né à Gand, mais il y a autrefois vécu et ses œuvres sont imprégnées de cette atmosphère où l'on appréhende déjà la tristesse saline de la mer, du grave

fleuve qui s'influence du flux et du reflux de la marée et de tout ce que cette sœur de Bruges porte aussi de mélancolie septentrionale dans son nom.

Oh Gand ! où l'Escaut vert, les canaux, les carillons, les réverbères trouent clairement la brume de ses paysages citadins. C'est là que va prendre place la pensive et obsédante figure, due au ciseau du sculpteur Minne, pour matérialiser un souvenir.

Dans le décor de l'ancien Béguinage, au milieu de ses vieilles pierres, les amis du poète du Silence, les pèlerins de son art iront vers lui, songer à lui... mais ma pensée s'attarde à le revoir dans le petit hôtel du boulevard Berthier où il passa la dernière année de sa vie. Il l'aima beaucoup, car on aime étrangement et sans le savoir l'endroit où l'on va mourir. Il répétait souvent :

- Les nouvelles demeures sont pleines d'angoisses et hallucinantes, elles font songer à ces paroles d'Alphonse Daudet : « Quand j'entre dans un nouvel appartement je vois immédiatement la place où l'on posera mon cercueil. » Nous eûmes là le chagrin de sa mort. Plus tard et coup sur coup nous apprîmes celles de Puvis de Chavannes et de Mallarmé.
- Tous nos amis, disait-il, tous les nôtres s'en vont vraiment : la mort se rapproche bien de nous... Et nos yeux s'évitaient.

Il parlait peu de sa détresse, on la devinait et dans l'obscurité il se taisait longuement. Sa nature trop affinée semblait écouter des avertissements invisibles de l'au-delà, qui, ne pouvant s'adapter à nos expressions humaines, venaient ébranler les parois de son âme. Voulant expliquer l'ambiance inquiète, je songeais :

« Les paons de la décoration murale nous narguent avec les multiples regards étalés dans leur plumage; ils ont un orgueil qui appelle l'humilité des séparations.
» Nos meubles Empire doivent porter malheur ; ils sont d'une époque qui a connu trop de désastres, l'apothéose du désastre! leur style repris à des âges antiques est mystérieux; cela traîne trop de passé après soi.

» Il est préférable de vivre dans des meubles sans histoire, sans influence, des choses neuves aux âmes amies, qui retiennent vite l'image du bonheur...

» Lui, résigné, plus blond dans le soir cendré, regardait fixement, par la grande baie ouverte, passer rapides, des troupeaux en route vers les rouges abattoirs, sous la sanglante approbation du couchant. Puis les couples du soir s'avançaient et s'attardaient avant de se perdre dans la nuit ! Dans la vision des choses humaines, il voyait intensément tous les achèvements. Il fut un averti, mais un averti redoutant de perdre la mélancolique offrande de la vie, les larmes de la joie et la tristesse latente de toutes les tendresses ; il goûtait amèrement un bonheur menacé.

Pendant la maladie qui devait l'emporter, il aimait à regarder, de son lit, le paysage blanc se déroulant au-delà des fortifications. Notant, des vers, lisant un peu, il s'informait des livres parus. Les travaux de notre installation continuaient à l'intéresser, car le petit hôtel du boulevard Berthier avait le charme discret de n'être jamais achevé. Ses amis venaient beaucoup le voir; nous attendions avec certitude la guérison proche et rien de lui n'était changé. C'était toujours la même familiarité mondaine, une bonne grâce parfaite quoique peu

empressee, un léger recul dans une politesse sûre, un à-propos net en toute circonstance, n'oubliant rien de ce qu'il fallait dire, observant sans appuyer, sans insister avec la sécurité foncière des justes limites. Son allure un peu hautaine s'estompait d'une douceur blonde et de concessions aux opinions des autres qu'il respectait avec l'attention indifférente que l'on témoigne aux étrangers. Sa conversation étincelante avait le souci de n'accaparer personne: il savait très bien écouter. Seules, la passion de son art, l'affection, l'admiration étaient chez lui violentes, toujours durables, et jamais aucun mensonge ne passa dans sa bouche, jamais !

Sous les fenêtres on entendait les petits Rostand, habitant à proximité de chez nous, jouer Cyrano de Bergerac ; la voix délicieuse de l'aîné rythmait, scandait, clamait le vers devant notre fils abasourdi d'étonnement et qui, plutôt incrédule, montait, en courant, l'escalier pour demander dans une porte entr'ouverte :

- Est-ce que c'est vrai, ça, Cyrano ? Pour l'en convaincre, ses petits camarades lui donnèrent une loge pour la matinée du 25 décembre.

D'autre part Mme Ménard-Dorian le conviait à l'arbre de Noël qu'elle offrait aux amis des petits Hugo. L'enfant, ne voulant rien perdre et, comprenant qu'il n'irait peut-être pas voir tant de choses attirantes, entra sans cesse dans la chambre interroger son père pour l'obliger à lui dire, enfin, qu'il serait guéri ce jour-là. Et le père, tendrement distrait, souriait à l'enfant impatient.

Les journées passaient pleines de douce mélancolie, de puérités exquises, dans un sentiment d'attente, sans presque plus d'appréhension. Le soir de Noël, dans le son des cloches et la rumeur d'une joie lointaine, ses regards nous quittèrent, puis il cessa tout à coup les gestes de la vie. On me dit : « Il est mort, » et, quoique la chose parût monstrueuse, sinistre, impossible, il a fallu le croire... Les meubles Empire, plus rigides dans la nuit, étaient affreux ; les grands paons dormaient aux murailles éteintes ; les pierreries des bijoux ne captaient plus de reflets vénéneux. J'ai senti que « l'Intruse » était partie emportant toute sa proie, en ne laissant, dans une effigie humaine, que le spectre de la beauté du disparu.

Des appels, des cris, des voix étouffées, des sanglots, des gens préparant à la hâte le suprême vêtement de la tombe, des portes ouvertes et refermées brusquement, l'escalier plein d'amis entrant dans la maison ou en sortant, tout en respectant le silence de la chambre hermétique et mortuaire, avaient troublé le sommeil de notre fils endormi dans une pièce voisine. L'enfant, à moitié réveillé par le bruit et continuant son rêve interrompu, criait :

- Papa ! papa ! que l'arbre était beau, tout en feu ! Je veux retourner chez Jean Hugo et aller voir Cyrano comme Maurice Rostand.

Puis, balbutiant encore des mots incohérents, indistincts, il retombait au sommeil dans son petit lit plein des objets bariolés rapportés de l'arbre de Noël, images du carnaval de la vie, dont il n'avait pas voulu se séparer. A côté, derrière, une porte fermée, dormait aussi quelqu'un qui ne répondait plus et qui, dans un immuable sommeil, venait de commencer, silencieusement immensément, le songe d'une autre nuit de la Nativité.

Ce fut un soir lugubre où, comme le dit Alphonse Daudet, « les lampes éclairent mal », où tout paraît englouti, et pourtant je ne me rappelle rien aussi nettement que ces sombres moments. Le mécanisme de ma mémoire a, dans une lucidité inconsciente, enregistré sur le même plan des puérités, des choses essentielles, et tout s'est cinématographié dans mon souvenir ineffaçablement.

Il repose au cimetière du Père-Lachaise sous l'hommage suprême d'une femme qu'il admira beaucoup. Son tombeau est l'œuvre de la grande et intelligente artiste, Mme Albert Besnard. Sur la pierre, je trouve, selon la saison, des roses, les chrysanthèmes d'hiver ; j'y vis un jour la carte de visite d'un grand poète étranger ; le modeste bouquet de violette, un peu de laurier m'indiquent que sa tombe est visitée par la jeunesse littéraire et que son amour pour elle ne sera pas trahi.

Aussi de lui, là-bas, dans la Flandre, va survivre « quelque chose de plus fort que la mort ». Et ma reconnaissance émue, me précédant, s'en va aux noms glorieux, aux noms inconnus qui ont participé à cette érection, à MM. Thomas Braun et Firmin Van den Bosch surtout qui, par leur activité, leur persévérance et leur autorité, ont réalisé rapidement ce pieux souvenir.

La journée du 19 juillet doit être une date heureuse puisqu'elle réjouit ceux qui ont aimé Georges Rodenbach, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont connu et qui l'ont lu. Elle marque la fin d'un deuil qui, dès à présent, ne regarde plus que moi seule.

Anna Rodenbach.